

Les mauvaises défenses de la science économique *

Olivier Favereau

Université de Paris X

**Yann Moulier
Boutang**

Université de Vannes

Bernard Paulré

Université de Paris 1,
Panthéon – Sorbonne

Dans sa chronique de *Libération* du 16 octobre, O. Blanchard revient sur la pétition initiée par des étudiants de l'Ecole normale supérieure accusant, pour reprendre les termes d'O.B., « la science économique de (presque) tous les crimes ». Ayant initié et signé une motion de soutien aux étudiants (signée par plus de 200 collègues à ce jour), nous nous autorisons à intervenir dans la polémique engagée par O. Blanchard.

A qui Olivier Blanchard s'adresse-t-il ?

O. Blanchard ne répond pas aux questions que posent les étudiants. Et il répond à des questions que les étudiants ne posent pas.

Il traite de la relation entre mathématiques et sciences économiques, alors que la pétition concerne la place des mathématiques dans l'enseignement des sciences économiques. Se rangeant dans le camp des orthodoxes, il souligne de façon pesante l'intérêt de la formalisation et des mathématiques pour l'étude de l'équilibre général. Or les étudiants et les enseignants ont reconnu la nécessité instrumentale des mathématiques. Et pour s'en tenir à trois auteurs hétérodoxes parmi d'autres, tout le monde sait que Marx s'est beaucoup intéressé aux mathématiques à la fin de sa vie. Que Schumpeter a écrit l'article éditorial d'*Econometrica*. Que le dernier ouvrage écrit par F. Perroux est de caractère formalisé. Cela prouve à tout le moins que l'hétérodoxie et les mathématiques peuvent faire bon ménage et que les économistes orthodoxes n'ont pas le monopole de la formalisation.. Ce qui devrait suffire à faire comprendre que ce n'est pas la question des mathématiques en tant qu'outil qui a été posée.

O. Blanchard traite de la supériorité de la science économique anglo-saxonne (nous supposons qu'il veut dire nord américaine) alors que les étudiants n'ont guère évoqué que la domination (en terme de présence dans les cursus) de l'économie néo-classique. Or, que nous sachions, toute l'économie anglo-saxonne n'est pas néo-classique. Et la théorie néo-classique est présente dans d'autres cultures qu'anglo-saxonne.

O. Blanchard traite de l'autisme de la science économique en évoquant quelques problèmes concrets qu'étudient les économistes, alors que les étudiants ont voulu dénoncer l'autisme de la science économique telle qu'elle est enseignée dans nos universités. Aucun pétitionnaire, étudiant ou enseignant, n'a jamais prétendu que les économistes ne s'intéressaient pas aux problèmes de leur temps. Ce qui ne signifie pas que tous les économistes s'investissent au même degré et avec le même souci de pertinence, dans l'étude de problèmes concrets et des grandes questions contemporaines.

* Article paru dans
Libération du 8 novembre
2000.

Selon O. Blanchard, le trait dominant de la science économique anglo-saxonne est son pragmatisme. Il y voit une explication de sa supériorité. Cette affirmation nous surprend car le pragmatisme conduit à une forme d'éclatement de la connaissance et à une espèce d'abandon des critères de validation à des contingences relatives au découpage des phénomènes, aux statistiques disponibles, aux questions posées dans un certain contexte, etc. Mettre en avant ce type de critère, c'est ramener la science économique au statut de recherche opérationnelle. Discipline fort estimable par ailleurs, mais d'une autre nature.

Les interrogations relatives à la validité et à la pertinence de la science économique sont extrêmement délicates à traiter. C'est pourquoi nous avons souligné, dans notre motion, tout le danger qu'il y avait à préconiser un retour « sommaire » ou empiriste au réel. Et c'est bien sur ce point que le texte d'O. Blanchard nous déçoit le plus. Il ne suffit pas de citer quelques problèmes concrets pour s'exonérer de l'accusation d'autisme. Car le problème réside d'abord dans la façon d'aborder les problèmes. Il ne suffit pas d'affirmer la domination de la science économique anglo-saxonne. Encore faut-il expliquer, même succinctement, ce que signifie et comment s'apprécie la domination d'une discipline par un pays. Il ne suffit pas d'affirmer que l'idéologie est absente de la fonction de conseil des économistes (après avoir observé qu'il n'y a pas d'idéologie commune aux Etats-Unis) pour être cru. Il ne suffit pas d'affirmer que « les marchés marchent souvent bien, parfois mal » pour se situer dans le champ de la discipline et s'en affirmer un théoricien « pragmatiste ». Il ne suffit pas d'affirmer que « les gouvernements ont un rôle essentiel à jouer » pour équilibrer le tout et s'affirmer comme un défenseur de la discipline, neutre et exempt de toute idéologie.

Comment défendre la science économique ?

Pourquoi cet acharnement à vouloir montrer que les mathématiques sont un facteur de scientificité de l'économie comme si elles constituaient l'unique garantie de la validité d'un discours ? C'est parce que nous défendons la science économique que nous osons mettre en cause la prétention de l'économie mathématique à vouloir constituer le seul lieu où pourrait se développer une économie scientifique. C'est parce que nous défendons la science économique que nous entendons, non pas mettre en cause le recours aux mathématiques *qua se*, mais discuter de l'usage qui en est fait et de la façon dont elles sont utilisées dans notre discipline.

O.B. présente l'histoire de l'économie de curieuse façon : après que « l'on a clarifié les conditions nécessaires au théorème d'Adam Smith, la recherche s'est orientée presque entièrement sur ce qui se passe quand elles ne sont pas satisfaites ». Mais ignorerait-il qu'E. Chamberlain et J. Robinson ont développé une théorie de la concurrence imparfaite ou de la concurrence monopolistique 30 ans avant que Debreu écrive sa Théorie de la valeur ? Ignore-t-il que l'un des premiers ouvrages à traiter de l'équilibre général

et de la concurrence imparfaite fut publié en 1940 (R. Triffin) ? O. Blanchard réécrit à sa façon l'histoire de la science économique. Comme si elle devait se lire comme une progression logique et linéaire simple, les mathématiques jouant dans cette histoire un rôle déterminant et essentiel. L'histoire des sciences économiques est évidemment beaucoup plus riche et plus complexe.

Sur un ton faussement humble, O. Blanchard indique que seuls les très grands génies comme Smith ou Marx (lequel est enrôlé au passage, on ne sait jamais, cela fait pluraliste) pouvaient penser des choses complexes, et que les esprits moins puissants ont besoin des mathématiques pour s'aventurer dans le complexe. Après la race des dieux et l'âge d'or, nous serions parvenus à l'âge de bronze des tâcherons de la preuve méticuleuse. L'argument paraît recevable tant il est modeste en apparence. Epistémologiquement, on reconnaît cependant dans ce type d'énoncé une proposition parapositiviste et scientiste selon laquelle toute idée ou connaissance sera mathématisée à son stade adulte.

La plupart des questions complexes que pose l'économie font surgir une complexité qui défie les conceptions binaires, le principe du tiers-exclu, la répétition à l'identique... Pour parler mathématiquement, la non linéarité, les solutions multiples, les dynamiques complexes, les interactions micro-macro et les hétérogénéités spatiales deviennent la règle (liste non limitative). Les chercheurs qui ont réfléchi à la question savent que le véritable défi auquel se trouve confrontée toute théorie est de ne pas escamoter la véritable complexité des phénomènes économiques si l'on ne veut pas faire du scientisme, c'est-à-dire plaquer sur un objet spécifique des méthodes et des « lois » qui sont disqualifiées d'emblée parce qu'elles réduisent préalablement le complexe pour le faire entrer sur le lit de Procuste de l'équilibre. Un physicien qui a fait un grand usage des mathématiques, I. Prigogine, évoque « le point important suivant : l'analyse d'un système physique ne peut être réduite à un simple jeu de mathématiques ». Qu'est-ce qui vaudrait à l'économie un sort différent de celui de la physique ?

La défense de la science économique doit-elle nécessairement se concentrer sur la question de l'équilibre général comme nous y invite O. Blanchard ? A examiner la portée philosophique de la chose, peut-être. A examiner sa portée pratique, cela paraît nettement moins évident. Si c'est pour montrer que les économistes sont de bons mathématiciens, très certainement. Mais que montre-t-on alors, dans ce cas, de la capacité explicative de la science économique ? A vrai dire pas grand chose...

Il existe bon nombre de questions beaucoup plus intéressantes et convaincantes à présenter que l'équilibre général pour défendre la science économique. Mais pour en débattre correctement, encore faut-il ne pas se polariser sur les mathématiques : « Le débat sur la scientificité de l'économie comme science sociale ne se réduit pas à la question de l'usage ou non des mathématiques. .. Poser le débat en ces termes c'est agiter un leurre et détourner le regard des vraies questions et des enjeux les plus importants. » (motion des enseignants).